

— Je suis une truffe, une grosse truffe, une énorme truffe.

Voilà cinq minutes qu'il s'autodénigrait dans le huis clos familial de son confessionnal intérieur. Et chaque fois, il parvenait à la même conclusion : désormais, rien ne serait plus comme avant. S'entendre dire cette phrase idiote, s'étaler sur elle dans un mouvement de capitulation avait quelque chose d'à la fois ridicule et pathétique. Cette phrase résonnait comme ces rengaines proférées par d'inconsolables nostalgiques, attablés au comptoir d'un zinc de quartier. Tout fout le camp ! Pourtant, il le savait depuis un moment, il en avait été informé avec solennité, on lui avait même accordé la « primeur » de l'information. Mais les paroles, c'était une chose ; à présent, il détenait la confirmation irréfutable d'une lointaine présomption : son ami Simon, le Simon des bacs à sable et des rodéos en vélocross, allait se marier dans dix mois. Le carton rose layette devant lui l'attestait formellement. Nul doute n'était permis, la messe était dite ou presque. Il s'imaginait déjà les mains pleines de riz, les tympanes explosés par les klaxons des voitures quittant les lieux de la cérémonie.

Il se rappela alors cette soirée au cours de laquelle avait éclaté la sidérante nouvelle. C'était une de ces soirées de rentrée pour évoquer les vacances, forcément réussies, à l'étranger – photos numériques à l'appui – et les projets titanesques d'une année à venir. Une de ces soirées où le couple épanoui invite « le bon copain », celui sur lequel on peut compter et où chacun rentre chez soi, ravi et repu d'une

amitié si rassurante. Il revoyait son ami Simon, fier dans son pull marin trois boutons, se tourner vers Isabelle, avec une prudence de conspirateur et lui glisser :

— Alors... on lui dit ?

On lui dit ? On lui dit quoi ? Sur l'instant, il pensa qu'on allait lui annoncer l'achat prochain d'un appartement à crédit ou un lointain projet de week-end à la campagne et qu'il serait « naturellement de la partie ». Mais quand des lèvres d'Isabelle, qui venaient de quitter celles de Simon, tombèrent ces mots : « Simon m'a demandé en mariage au retour des vacances. J'ai dit oui. J'ai dit oui à l'homme de ma vie », il ne put s'empêcher d'avoir l'air stupéfait, tandis que les lèvres d'Isabelle, dociles, retournaient se coucher sur celles de son ami, le futur petit mari. Il se doutait que cette scène se jouerait un jour, mais pas ce soir-là, dans ce restaurant tibétain ! Le yéti serait sorti des cuisines en hurlant qu'il en aurait été beaucoup moins surpris.

Et alors que le couple avait ses quatre yeux posés sur lui, afin d'observer, satisfait, l'effet de sa révélation, il dut trouver les mots justes, ceux que l'on offre aux bienheureux en pareille occasion. Il les félicita et déclara que c'était dans ces moments-là que l'amitié prenait tout son sens tant ce bonheur était partagé. Il était content de lui : la phrase était appropriée à son statut de meilleur-ami-du-couple.

Deux mois plus tard, dans la pénombre de son vestibule, il relisait le carton d'invitation à voix basse : *Madame et Monsieur Rabutin, Madame et Monsieur Pergrumot ont la joie de vous annoncer le mariage de leurs enfants Isabelle et Simon. Leur union sera célébrée à l'hôtel de ville de Wimereux, le samedi 30 juillet à 15 h 30. Une réception, à laquelle ils seront heureux de vous accueillir, suivra dans les salons de l'Hôtel de la plage.*

À ce faire-part neutre mais efficace était jointe une petite fiche bristol d'un rose plus vif, délivrée aux seuls initiés. C'était là le sésame des VIP, le club des meilleurs-amis-

du-couple – ils étaient donc plusieurs dans ce cas – conviés à *venir faire la fête jusqu'au petit matin avec Isabelle et Simon au restaurant l'Ermitage, route départementale 787 : réjouissance et effervescence pour un moment d'exception.*

Réjouissance et effervescence ?! À ce stade, c'était surtout l'effervescence d'un cachet d'aspirine qui lui aurait fait le plus de bien, sans savoir si ce début de migraine était imputable à sa journée de travail ou à cette promesse de farandoles endiablées sur les rythmes de La Compagnie créole. C'était donc toujours ainsi : il y aurait ceux qui se contenteraient du vin d'honneur et des petits pains briochés au jambon et les happy few, qualifiés pour la finale, ceux qui bénéficieraient de la pension complète, de la formule « réjouissance et effervescence ». En clair : ceux que l'on avait vraiment envie d'inviter, les incontournables et les autres, invités pour la gloriole, les collègues de papa, les amis du club couture de maman. Et lui, il irait jusqu'au bout, jusqu'au petit matin : s'il n'en restait qu'un, il savait qu'il serait celui-là.

De cette soirée à ce carton d'invitation, le raccourci était plutôt saisissant. Progressivement lui revenait à l'esprit, avec l'acuité vivace des lendemains de cuite, l'ensemble des propos échangés au cours de ce dîner où tout avait basculé. Simon avait commandé une bouteille de champagne et ils avaient trinqué au bonheur des futurs mariés. Ils avaient beaucoup bu, beaucoup ri et beaucoup trop parlé. Il lui sembla qu'à partir de ce moment-là, chacune de ses phrases, à peine terminée, avait été de trop et il s'en voulait. Isabelle avait évoqué les préparatifs de la noce et ce plan de table qui la préoccupait. Avec des cure-dents, elle élaborait des schémas complexes sur un bout de la nappe. Il savait qu'il était le cure-dent numéro 7 – une position enviable. Le couple n'était toujours pas parvenu à une décision commune sur la forme des tables et leur aménagement. Simon plaidait pour une longue table en forme de U, Isabelle, avec force argu-

ments, faisait valoir l'intérêt de grandes tables rondes disséminées un peu partout dans la salle, « autour desquelles on pourrait danser ». Ménageant la chèvre et le chou, il prôna, quant à lui, une combinaison subtile du grand U et des grands ronds, qui laissa ses amis pour le moins dubitatifs. Il se dit que la construction d'une centrale thermique à triples turbines était bien peu de chose en comparaison avec l'organisation d'un mariage. Cependant, un autre problème d'organisation tracassait Isabelle :

— Mais alors, toi, Tristan, on te met face à qui au dîner ? s'exclama-t-elle tout à coup. Tu comptes venir accompagné ou faut-il que je te sélectionne moi-même une compagne ?!

Cette question anodine allait en réalité bien au-delà d'un simple problème de plan de table. Isabelle s'en prenait directement à son statut, à sa condition sociale, à son quotidien de célibataire bientôt trentenaire. Il savait qu'il était à ses yeux le prototype inquiétant du vieux garçon en puissance, mais jamais auparavant elle ne le lui avait fait comprendre d'une façon aussi nette. Isabelle voulait à tout prix le voir en couple : elle voulait parler à un couple, dîner avec un autre couple, partir en week-end avec un couple d'amis. Or lui, Tristan, ne lui offrait que sa singularité, cette « unique personnalité » dont Simon le gratifiait parfois : autant dire un vrai paysage de désolation. Ce prochain mariage venait rappeler avec plus d'évidence encore cette asymétrie inacceptable.

La menace se précisa soudain. Isabelle ne lâchait pas :

— Écoute, j'ai une idée. J'en ai parlé à Simon, il m'approuve à cent pour cent. Tu sais bien que c'est dans les mariages que les célibataires trouvent souvent chaussure à leur pied ?

— Ah bon ?

Mais oui, bien sûr qu'il l'avait déjà entendue, cette vérité toute faite. De la même façon que c'est souvent à l'autre bout du monde que l'on croise ses voisins de palier ou que

c'est dans les vieux pots que l'on fait la meilleure soupe. Oui, oui, merci, tout ça, il le savait. Isabelle poursuivit :

— Eh bien, j'ai pensé te placer face à Lydia, ma collègue de Vincennes, celle qui enseigne l'histoire-géo ! Elle est ravissante et c'est une fille pleine d'esprit. En plus, elle adore les mariages !

— Elle adore les mariages ?! s'étonna Tristan. C'est sa passion en quelque sorte... Elle fait partie d'un collectif de demoiselles d'honneur ?

Simon disparut dans le seau à champagne et, en un rien de temps, les verres furent à nouveau remplis.

— Ne sois pas bête ! s'agaça Isabelle. Je suis sûre qu'elle te plaira. Crois-en mon intuition féminine !

Ah oui, parlons-en, de l'intuition féminine ! Un pouvoir hallucinogène qui permet de justifier les incongruités les plus irrationnelles. La dernière fois qu'il s'était livré à cette puissance occulte, hypnotisé, il avait fait l'acquisition d'un pull débardeur turquoise dont beaucoup de ses amis rient encore.

— D'ailleurs, je suis persuadée que vous vous entendrez bien, insista Isabelle. Souviens-toi, vous vous étiez croisés au parc Monceau. Je pique-niquais avec elle, tu étais passé par là. Tu avais même un pull turquoise. Je m'en souviens très bien, quel pull !

— Au parc Monceau avec un pull turquoise ?!

— Mais si, ce débardeur fluorescent, rappelle-toi. Et elle était là.

L'évocation lancinante de ce débardeur ridicule avait décontenancé Tristan. Parce qu'en plus de son acquisition, voilà qu'on lui confirmait qu'il se pavanait dans la rue, dans les parcs publics avec ce tricot folklorique ! Il en avait donc fait un usage outrancier, à la limite de la gourmandise. Et soudain, comme si cette piquûre de rappel ne lui suffisait pas, il revit la fille assise en tailleur, sur la pelouse, à côté d'Isabelle. Il revit le Tupperware de taboulé qu'elle tenait

dans une main et la cuisse de poulet fumé qu'elle tenait dans l'autre. Comment avait-il pu l'oublier ?! Déjà Isabelle avait lourdement insisté après cette rencontre fortuite pour qu'il lui propose une balade dans les égouts de Paris. Parce qu'elle adorait ça, Lydia ! Les mariages, les égouts, elle avait ses marottes !... La première chose qui l'avait frappé chez cette fille, c'est qu'elle sentait le beurre rance, comme un vieux pot de margarine qui aurait tourné au soleil.

Isabelle revint à la charge :

— Et puis il serait peut-être temps que tu rencontres une fille sérieuse, avec qui ça ne se termine pas par des claquements de porte et des insultes ! Comment s'appelait-elle, déjà, la dernière que tu nous as présentée ?... Ah oui : Sidonie, cette fille qui portait des tongs en hiver ! Combien de temps cette relation a-t-elle duré ? Un week-end ? Un long week-end de Pâques, mais un week-end quand même !

Et Simon, ce lâche, ce collabo, qui n'intervenait pas, qui semblait consentir aux plans tout tracés de sa future épouse ! Alors, que dire ? Tout cela était vrai : cette relation n'avait duré que le temps d'un week-end prolongé et, le lundi de Pâques, ce n'était déjà plus la passion.

Il s'agissait à ce moment-là de bien faire comprendre à Isabelle, certes portée par de bonnes intentions, que la perspective d'un tête-à-tête avec Lydia ne le bottait pas vraiment. L'opération était délicate, non pas tant parce que Lydia était l'une des très bonnes copines d'Isabelle, mais précisément parce qu'elle disposait d'atouts considérables, dignes de figurer en page deux du *Sun*, atouts auxquels adhèrent neuf garçons sur dix, dans tous les tests de personnalité. Elle offrait ses formes avec une certaine générosité, tout cela emballé dans un assemblage de tissus multicolores et aguicheurs, qui devait rarement décevoir le chaland. Oui, mais voilà, il y avait cette indicible odeur de beurre rance qui l'indisposait et, pour une raison inexplicée, cette fille

l'ennuyait visuellement. Tout ce qui était visible chez elle à l'œil nu l'accablait.

Comment parvenir à faire admettre ce ressenti à Isabelle sans passer pour un capricieux ? Sans qu'elle finisse par insinuer sournoisement que, peut-être, il n'était pas sensible aux charmes féminins et que, bon an mal an, il s'acheminait vers des échanges plus masculins. Il la voyait dire en souriant : « Mais c'est étrange, cette difficulté à s'ouvrir aux filles ! » et à l'encourager à faire son coming out. Elle serait là pour l'aider, cela ne changerait rien à leur amitié. Il l'imaginait machiavélique, désireuse de lui faire avouer une homosexualité refoulée. Il essayait d'anticiper les raisonnements d'Isabelle, il était persuadé qu'elle pouvait parvenir à de telles conclusions. Aussi pour couper court à toute polémique, et abandonnant toute maîtrise de la situation, il confia à ses amis avec un aplomb formidable :

— Moi aussi, j'ai quelque chose d'important à vous dire. J'ai rencontré une fille extraordinaire et c'est avec elle que je compte bien venir à votre mariage.

Dans les secondes qui suivirent, il examina, ravi, l'effet de cet aveu sur l'hydre à deux têtes qu'il venait de terrasser d'un trait, d'un seul. Simon ne trouva rien de mieux à faire que de commander une nouvelle bouteille. Isabelle, quant à elle, voyait son horizon se dégager : enfin, elle aurait son homologue attiré, celle qui lui ferait face la prochaine fois au resto, celle avec qui elle pourrait faire équipe au *Trivial Pursuit*, celle à qui elle pourrait emprunter le sèche-cheveux lors du prochain week-end à Belle-Île. Sans compter que ça lui enlevait une sacrée épine du pied pour son plan de table ! Du coup, elle n'était même plus très sûre d'inviter Lydia.

Pourquoi il avait dit cela, il ne le savait pas. Il l'avait affirmé sur un ton péremptoire, un ton qu'il était impossible de démentir une fois le deuxième seau à champagne déposé sur la table. Cette fille extraordinaire n'existait pas, mais ses amis étaient apparus si enchantés qu'il n'avait pas

tenu à saborder l'enthousiasme général. Puisque c'était une soirée où chacun y allait de sa petite annonce officielle, une soirée où on dessinait des projets d'avenir, il n'avait pas voulu être en reste. Isabelle, comme c'était prévisible, l'assomma de questions.

— D'où vient-elle, que fait-elle ? Comment s'appelle-t-elle ? Nom, prénom, groupe sanguin.

Pris de court et parce que ce nom s'affichait en grand sur une affiche de café-théâtre scotchée derrière le bar, il balbutia :

— Elle s'appelle... elle s'appelle... Pénélope.

Avant de se reprendre et de déclarer d'une voix ferme :

— Pé-né-lo-pe ! La somptueuse Pénélope !

Puis, avec une rapidité inouïe, un bagou sans vergogne et sans qu'on ait eu besoin de lui forcer la main, il donna un âge à cette Pénélope, une mère lointaine et distante, un goût prononcé pour Rachmaninov et les tartes à la rhubarbe, une adolescence britannique et un chat angora, baptisé Igor. Cette dernière révélation sur l'intimité de sa nouvelle « petite amie » provoqua un sursaut de protestation chez Isabelle :

— Mais, enfin, tu es pourtant allergique aux poils de chat !

Sous-entendant par là que c'était bien le diable qu'il aille se dégouter une fille pareille, alors qu'il y en avait tant d'autres en région parisienne qui se contentaient d'un bocal et d'un poisson rouge. Mais il lui répliqua que par amour, il pouvait bien braver une crise géante d'urticaire et qu'il en avait vu d'autres, en vieux baroudeur sentimental qu'il était.

Tomba alors l'incontournable question pratique, source de toutes les déductions sociales pour Isabelle : quel était le métier de Pénélope, sa mutuelle complémentaire, sa caisse de retraite ? Pour la réponse, rien de plus simple : il suffisait de laisser libre cours à son imagination stimulée par les bulles de champagne, et, plus c'était romanesque,



plus Isabelle se pâmail. Il expliqua que cette Pénélope était ouvreuse dans un théâtre et que c'était d'ailleurs ainsi qu'il l'avait rencontrée. Elle lui avait proposé de quitter le poulailler pour la corbeille, où ils avaient vu cette pièce de Tennessee Williams ensemble en mastiquant des rouleaux de réglisse qu'il avait apportés dans un petit sac. Il avait vite fini par devenir intarissable sur sa Pénélope, ouvreuse de théâtre et mastiqueuse de Zan. Le plus passionnant était tout de même cette thèse sur « le pantomime dans le théâtre nô » qu'elle s'efforçait de terminer et dont il avait eu le privilège de lire quelques chapitres. Sa Pénélope prenait ainsi corps, sa créature devenait un être à part entière dans la vie de ses amis, comme elle s'était subitement inscrite dans la sienne.

Non, il était désolé, mais il n'avait pas la photo de Pénélope dans son portefeuille.

— Pas encore, mais ça viendra, avait ajouté Isabelle avec l'air entendu des connaisseurs. Cependant, puisqu'on l'empressait d'en donner une description « aussi fidèle que possible », il acheva de lui donner vie. D'une taille identique à la sienne – il n'était pas question non plus qu'elle le dépasse d'une tête –, elle avait les cheveux châtain, souvent couverts d'un fichu, et des yeux... des yeux... des yeux bleus, oui, bleus. Il aurait d'ailleurs dû prendre des notes de sa propre description, car il arriva par la suite que ces yeux jonglent du bleu au brun et du brun au noir. Il n'y a rien de plus difficile que de se souvenir d'un regard qu'on n'a jamais croisé.

Enfin au moment des adieux, sur le quai du métro, il conclut dans une dernière tirade que Pénélope était sa « plus belle rencontre depuis des années » et qu'il avait été bien heureux de pouvoir le leur annoncer ce soir-là. Du coup, le mariage de ses amis était presque passé au second plan. Il avait été la vedette américaine de la soirée, grâce à Pénélope. Le souvenir de ce mensonge le plongeait, à présent, dans une profonde consternation. Mais pourquoi, pourquoi

avait-il dû en faire des tonnes ? Pourquoi avait-il persisté dans cette affreuse divagation au lieu, comme d'habitude, de terminer son spectacle par un grand éclat de rire, en saluant bien bas son public ébahi par son numéro d'artiste et en calmant les esprits les plus naïfs par un démenti formel ?

Or, il se trouva qu'au fil du temps, cette imposture l'avait sorti de bien des mauvaises passes. Il se confortait dans ce mensonge et le nourrissait chaque jour un peu plus, s'efforçant de faire face le mieux possible à sa voracité grandissante. Il faut dire qu'Isabelle avait su faire fructifier sa petite histoire en propageant le « scoop » auprès de leurs amis communs avec la rapidité du virus de la variole. Dès qu'il arrivait à une soirée, on lui demandait des nouvelles de Pénélope et il en donnait sans se faire prier. Il était allé si loin, que le moindre pas en arrière eût été pour lui une douloureuse humiliation. Cette Pénélope imaginaire lui avait tout d'abord permis d'éviter ce plan foireux avec la collègue d'Isabelle, puis de refuser une soirée bowling à Simon, sous prétexte que Pénélope n'aimait pas le bowling – ça tombait bien, lui non plus –, de justifier la présence d'un livre d'astrologie sur son chevet – « Mais non je ne lis pas ça, penses-tu, c'est à Pénélope ! » Elle devint sa caution à maintes occasions. Et surtout, surtout, il pouvait désormais s'afficher en société comme le prototype parfait de l'amant épanoui, comme l'élément viril à part entière d'un couple équilibré, et non plus comme le représentant du célibataire endurci, aigri, à l'affût permanent d'une cible potentielle. Et ça, c'était particulièrement confortable !

Finis les regards interrogateurs sur son célibat persistant, oubliés les reproches à peine dissimulés sur sa difficulté à « vivre avec quelqu'un », étouffés ces encouragements teintés de compassion mielleuse quant à une prochaine rencontre qui cette fois-ci serait « la bonne »... Ah oui, finie cette oppression permanente de l'entourage accouplé, cette conspiration des couples heureux ! Aux yeux de tous, il avait

fini par imposer son nouveau statut. Ou plutôt, cela semblait une telle évidence pour ses amis, qu'il n'avait plus cherché à les en dissuader. Il aurait été beaucoup plus difficile de les convaincre, par exemple, qu'il avait été choisi comme capitaine de l'équipe de foot de son entreprise. Lui qui venait à peine de comprendre que la « surface de réparation » sur un terrain n'était pas l'endroit où l'on soignait les joueurs. Alors que là, son entourage n'avait manifesté aucune résistance à se laisser entourlouper.

Personne n'avait jamais vu Pénélope, mais elle suscitait un tel engouement qu'il aurait été difficile de remettre en cause son existence. Elle était un peu comme ces légendes urbaines dont chacun se flatte de détenir une part de vérité. Le plus fort dans tout ça est que Tristan y avait à peine contribué. Le concept, c'était bien lui, mais le plan média, il ne le maîtrisait plus depuis longtemps. Pendant les trois premiers mois qui suivirent cette soirée au resto tibétain, pendant les trois premiers mois d'une relation passionnelle avec Pénélope, il disposa d'un alibi incontestable : Pénélope s'absentait régulièrement pour se rendre à Tokyo interviewer d'éminents spécialistes du théâtre nô, en vue de sa prochaine soutenance de thèse. Ses semaines à Paris, elle les lui consacrait entièrement, ils vivaient en autarcie conjugale, se dispersant peu dans les soirées mondaines. Ils cocoonaient.

En tout cas, une chose était sûre pour ses amis : ils feraient la connaissance de la fameuse Pénélope lors du mariage d'Isabelle et Simon. Et c'était cette attente oppressante qui lui revenait en pleine face à la réception de ce carton d'invitation. Il lui restait à peine quelques mois pour dénicher une Pénélope plus vraie que nature ou avouer toute la supercherie. Alors qu'il avait affronté jusqu'ici une certaine précarité sentimentale, jouissant de la bohème d'un intermittent du spectacle amoureux, il devait désormais s'atteler à la quête du mouton à cinq pattes. Trouver celle qui

entrerait dans cette fichue quadrature du cercle qu'il s'était imposée à lui-même. Pénélope n'est pas un prénom courant, et les passionnées de civilisation japonaise ne peuplent pas les soirées. Une Marie, une Sophie, une Virginie – un truc en i – prenant des leçons de salsa tous les mercredis soir et consacrant tous ses week-ends aux randonnées en rollers, voilà qui aurait largement facilité « la tâche ».

Et en même temps, ce défi l'excitait un peu malgré lui. Il suffirait, dans le fond, que deux ou trois éléments caractéristiques soient réunis chez cette Pénélope pour qu'il puisse la présenter publiquement sans prendre le risque d'être désavoué. Cette quête serait si délicate qu'il était persuadé de tomber instantanément amoureux de l'aiguille ainsi dénichée dans la botte de foin de ses semblables. Il serait si heureux de la trouver que la cristallisation opérerait sur-le-champ. Il en était convaincu, il n'aurait pas fait tout cela en vain, il savait que son entourage avait les yeux braqués sur lui : c'était le moment d'épater la galerie.